

# LE PERE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

# GNIAFF

ABONNEMENTS  
France

Un an . . . . . 6  
Six mois . . . . . 3  
Trois mois . . . . . 1 50

REDACTION & ADMINISTRATION

15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS  
Etranger

Un an . . . . . 8  
Six mois . . . . . 4  
Trois mois . . . . . 2

## Est-ce qu'il en crèvera?

### BANDITISME POLICIER AGRESSIONS A BRUXELLES ET VINCENNES



#### En Crèvera-t-il?

Si on parlait un peu de l'affaire Dreyfus?...  
Hein, y avait longtemps!...

Parlons en donc:

Certains bons fieux jubilent de la tournure de cette garce d'affaire parce que, dans les débinages contre l'Etat-major, ils croient voir un dépiotement du militarisme et qu'ils espèrent que cette horreur en crèvera.

Si leurs espoirs étaient fondés, ce serait rudement chouette!

S'il suffisait de foutre le nez dans leur merde à Paty du Clam et à quelques autres gradés de son calibre pour tuer le militarisme, ce serait vraiment trop commode.

Il n'en est malheureusement pas ainsi!

Le militarisme en a vu bien d'autres — et il n'en est pas crevé, nom de dieu!

Il a la vie plus dure qu'un crapaud.

Il y a beau temps qu'on a, pour la première fois, déniché dans l'armée des galonnards aussi infects qu'Esterhazy, Paty du Clam, Pellieux, etc.

Sans remonter jusqu'à Gallifet et au colonel Vabre, comme fleurons de sa couronne — qui, pour n'être pas de Vénus, est tout de même syphilitique — l'armée a eu les Caffarel, d'Andlau, Cisse et autres gre-dins.

Le militarisme en a-t-il crevé?

On ne s'en aperçoit guère!

Ce n'est pourtant pas faute de critiques: on lui sert de beaux plats et des trempages de soupes fadés!

A preuve que l'AURORE s'amuse à déterrer de riches coups de boutoir administrés contre le huis clos, les condamnations par ordre, les chefs de l'armée... par Rochefort qui, depuis, s'est foutu à encenser ce qu'il triquait.

Ce que fit Rochefort était très chouette. Ça avait la même allure que ce que fait l'AURORE.

Quoique ça, le militarisme n'en a pas crevé.

Pourquoi?

Parce que les engueulades de Rochefort ne l'atteignent qu'à fleur de peau et ne firent du mal qu'aux crapules en place.

Autant peut s'en dire des critiques actuelles de l'AURORE.

Quant à aller au cœur de la question: à proclamer que, tant qu'il y aura des casernes il y aura des galonnards crapules — car la crapulerie est inhérente au militarisme! — c'est une autre paire de manches.

On gueule après les grands chefs qui manquent de justice, qui n'appliquent pas les lois et tripatouillent les documents...

Et on ne dit pas que ces grands mecs s'adonnent à ces pratiques malpropres, aussi naturellement que l'araignée file sa toile pour chauffer les petites mouches, parce que leur métier — je parle des galonnards — est la négation absolue de tout ce qui est beau, franc, loyal, humain.

Pourquoi ces réticences et ces équivoques?

Pourquoi ne pas clamer que le militarisme engendre toutes les horreurs dont on se plaint — et les fait éclore aussi naturellement que la charogne engendre les asticots?

L'attitude des débineurs honteux du militarisme me fait songer à un campluchard nicodème qui, pour s'éviter les morsures des vipères, — au lieu de leur écrabouiller la tête sous un pavé, — se bornerait à museler les vilaines bêtes.

Il ne serait pas marionnette, le bougre!

Hé bien, ce n'est guère qu'un fourbi aussi!

2

bécasse que rêvent les chineurs de l'Etat-Major.

C'est là tout le chambardement qu'ils guignent : le muselage des vipères du militarisme.

Et ils seront contents, Contents de peu, nom de dieu ! Ils nous serviront cette coullonnade comme une mirifique victoire : un acheminement vers les splendeurs de l'armée démocratique avec des chefs sortis des rangs, — l'accession des hauts grades aux fils du peuple...

Et autres pantoufferies aussi émoulinées !

—o—

Pour bien nous rendre compte que le fourbi boucanier auquel nous assistons n'atteint pas le militarisme à la moelle, il n'y a, les bons bougres, qu'à faire une supposition :

Supposons qu'on revise le procès Dreyfus et que ce galonnard soit reconnu innocent. Ce que je souhaite !

Car, il est nécessaire que, de temps à autre, les bandits de la haute soient pris au piège de leurs crapuleries et, au su de tous, sans équivoque possible, proclamés d'infâmes scélérats, — sans quoi, avec les moyens de masturbation dont ils disposent, leur règne n'aurait pas de fin !

Mais, pour que la criminalité des chameaucrates soit reconnue adéquate à leur existence, — et non la manifestation de tares individuelles, — il est indispensable que la théorie vienne étayer la brutalité des faits et démontrer qu'il est illusoire de remplacer un dirigeant par un autre.

Or, cette critique essentielle est-elle en bonne voie ?

Malheureusement, non ! Donc, à supposer le procès de Dreyfus révisé... Et ma supposition n'a rien de loufoque : il faudra qu'on y arrive !

Cavaignac a beau avoir une trogne de chourineur il n'est pas détaillé à réussir un Coup d'Etat militaire...

Pour lors, supposons qu'on revise et mettons les choses au mieux pour Dreyfus. Qu'en adviendra-t-il ?

Peu d'avaros pour le militarisme ! Tout au plus foutra-t-on au rancard Paty du Clam, Boxon, Pellieux... et Esterhazy s'en ira à l'île du Diable, chausser les pantouffes de Dreyfus.

Le militarisme en sera-t-il à l'agonie pour cela ?

Le croire c'est se monter bougrement le bobèche !

D'autres fois déjà, l'Etat-Major a subi des épurations, — au moins aussi calamiteuses pour son personnel que celle que je suppose, — et l'Etat-Major, en tant qu'institution, ne s'en est pas plus mal porté !

Entre autres, après la guerre de 1870, toute la clique de l'Etat-Major fut réexpédiée dans les régiments où chaque galonnard reprit son grade.

Il n'en résulta qu'un chassé-croisé !

On pécha dans les régiments des galonnards..., tout frais, tout nouveaux..., qu'on installa sur les ronds-de-cuir de ceux qui venaient d'être cassés aux gages,

Et l'Etat-Major ne s'en trouva pas amélioré :

Il continua à être l'Etat-Major ! Et il continuera tant qu'on se limitera à lui faire une guerre de personnalités.

Il n'y a qu'un remède : déraciner le militarisme, l'arracher de la nation, — kif-kif un chirurgien qui extirpe une tumeur cancéreuse du ventre d'un malade.

—o—

Sommes-nous à la hauteur d'une telle besogne, — seule radicale, seule purificatrice ?

Il n'y paraît guère !

Ce qu'on voit de plus clair dans le Dreyfusisme, c'est qu'il a été l'occasion d'un regain de chauvinisme.

Pour l'instant, je me borne à affirmer le

fait, — s'il faut le souligner d'exemples, on en recausera...

Tout d'abord, les Esterhazyens se déclarent de parfaits patriotes. Dam ! Ils bouffent au ratelier de l'Etat-Major, c'est bien le moins qu'ils lui passent de la pommade.

D'autre part, les Dreyfusiens ne ratent pas une occasion de s'affirmer patriotards. Ils vont même plus loin : c'est eux les vrais, les purs ! Ils veulent l'armée honorée et honorable et leurs débinages ont pour cause l'excès même de leur patrouillardisme. Et ils affirment que s'ils brûillent tant après l'Etat-Major c'est parce qu'ils voudraient que l'armée soit aussi immaculée que mam'zelle César.

Or, parmi ces derniers certains manifestèrent — il n'y a pas encore longtemps, — un assez beau mépris pour le patrouillardisme et sa conséquence logique, le militarisme.

Finie cette période ! Ils ont mis une sourdine à ces ruminades.

Désormais, ils sont patriotes... patriotes ! Et n'allez pas leur demander des explications, vous étonner de ces reculades ?

Ils ont une réponse qui vous clouera le bec : ils subordonnent tout à la révision du procès Dreyfus et, pour ne pas compromettre la binaise, ils ont mis un bouchon à leurs idées subversives.

D'autre part, l'affaire Dreyfus ne sort pas de leurs gonds les âmes sensibles, tout en les faisant chialer ferme, — à commencer par Clémenceau qui a toujours eu un faible pour la gradaille... N'est-ce pas lui qui couva Boulanger ? Et, n'est-ce pas lui aussi qui, au 18 mars 71, chercha à sauver la mise aux généraux Lecomte et Clément Thomas ?... Il continue à jérémier !

L'affaire n'a pas non plus fait sortir de leur modérantisme toute la clique des jean-foutre qui s'en sont mêlés : Yves Guyot, Scheurer, Trarieux, Reinach, etc.

Tous ceux-là, sensiblarde et affreux modérés, ont conservé leurs allures propres : ils ne se sont pas mis à l'unisson des types d'aspect chambardeur qui marchent avec eux. C'est plutôt le contraire ! Les écrivains « avancés » ont mis pour l'instant une sourdine à leurs pétarades.

Donc, dans cette alliance — de carpes et de lapins — les modérés ralentissent les « avancés ».

Tandis que, pour qu'il n'y ait pas à récriminer, il faudrait que ce soient les « avancés » qui entraînent les modérés.

—o—

Chaque fois que des gas d'attaque et de tempérament fichent le nez dans une question, leur intervention doit avoir pour résultat de dépasser les mesquineries des intérêts d'individus ou de coterie et de généraliser le débat, afin de moucher l'institution elle-même.

Ça se fait-il actuellement ? Ah ouiche, si peu que rien !

Les bons bougres qui s'imaginent que le militarisme est frappé au cœur par l'affaire Dreyfus se montent le job.

A ceux-là, je dis : vous prenez vos désirs pour des réalités... Dans les chicanes actuelles des personnalités trinquent seules et, malheureusement, ce coup-ci encore, le militarisme n'en crèvera pas !

## SOUPÉ DE LA JUSTICE !

L'autre jour, Clémenceau y allait de sa larme sur le jemenfoutisme des temps présents. Il faisait sien un rabâchage de Gaston Paris et, après lui, affirmait que

« Quand un peuple ne croit plus à l'intégrité incorruptible de ses juges, tout chancelle dans sa conscience, tout s'obscurcit dans son sentiment du droit... »

Vraiment, monsieur Clémenceau, vous croyez ?

Tant pis pour vous ! C'est preuve que vous êtes toujours l'indécrottable politicien qu'on n'a que trop vu à l'œuvre.

Sur ce chapitre, bibi a une conviction radicalement opposée à la vôtre : s'il y a quelque chose qui me réjouit et que je considère comme un signe d'augmentation de clairvoyance et de jugeotte chez le populo, c'est le mépris toujours grandissant qu'il a pour la justice et les juges, — pour le « bloc » des puissances dirigeantes et pour les principes qui leur servent d'amorce.

Ce n'est pas d'hier qu'on nous tourneboule avec le droit, la loi, la justice et autres dégueullasses fariboles.

Longtemps on a coupé dans le pont. Trop longtemps, nom de dieu !

Pourtant, à force, comme jamais on ne voyait la réalisation de ces balançoires, le doute nous est venu. C'est alors qu'insensiblement, de la conscience populaire a émergé la conception anarchote.

Ça a été dur ! Dam, il y avait à vaincre la résistance des préjugés, des erreurs, des sophismes dont, de tous temps, nous ont gavé avec abondance les jean-fesse de la haute.

Quoiqu'il en soit, malgré que cela ait bougrement tardé, c'est chose irrévocable : le populo a ouvert ses lucarnes ! Dépouillant ses maîtres des oripeaux dorés et prestigieux ainsi que des mensonges qui les auréolaient, il les a relégués tels qu'ils sont et n'a vu en eux que de vulgaires mecs, plus infâmes et plus scélérats que les marlous exploités des pauvres marmites du trottoir.

Dès lors, il a eu plein le cul des fameux principes : de la justice, des juges et de tout ce qui s'en suit !

—o—

Le mépris que le populo a pour la clique dirigeante est encore trop récent pour s'être métamorphosé en haine féconde.

Et c'est pourquoi, cher monsieur Clémenceau, vous vous plaignez du scepticisme de notre époque.

Bien à tort, foutre ! C'est bon pour les révolutionnaires de gueuler après la veulerie populaire.

Mais vous, un politicien ? Quelle sacrée mouche vous pique ?

Avez-vous donc tellement la berlue que vous ne pressentiez pas la faillite du parlementarisme, — dernière expression possible de l'autorité ?

Ne vous rendez-vous pas compte que vous êtes un des ouvriers ayant le mieux travaillé pour accélérer la veulerie actuelle, — ce dont je suis loin de vous blâmer !

D'ailleurs, cette veulerie qui vous effarouchait tant me chagrine peu ; je ne la tiens pas pour un signe de décrépitude et de raticisme, foutre non ! Au contraire, elle me présage la virilité prochaine du peuple. Appelons ça « l'âge ingrat »... Telles les gosselines en passe de devenir femmes : elles sont informes, pataudes, bêtes, — mais ça dure peu !

Auriez-vous préféré — pour éviter cette période de trouble, — que le populo reste à perpète l'enfant bête et crédule, avalant les couleuvres religieuses, gobant tous les mensonges des dirigeants, croyant aux juges intègres, aux législateurs probes, aux capitalistes bienveillants ?

Grand merci !

D'ailleurs qu'ont fait les dirigeants pour perpétuer chez le peuple cette triste période de crétinisme, d'obéissance aveugle et de confiance stupide ?

Heureusement, ils n'ont rien fait !

Toujours ils ont agi comme si le peuple était un ramassis d'idiots, incapables de rien voir, de rien apprendre.

Et vous même, qu'avez-vous fait ?

Pendant dix ans, — ne mettons pas davantage, — pendant dix ans vous avez été l'homme le plus influent de France et les ministres seraient les fesses quand ils vous voyaient monter à l'égrugeoir de l'Aquarium.

Le populo n'était pas encore en pleine désillusion : il coupait en la République et espérait toujours des réformes.

Que lui avez-vous servi à ce grand et bon naïf ?

Des phrases, rien que des phrases !

Les réformes promises se sont évanouies kif-kif brouillard au soleil. Tant et si bien qu'un beau matin, le populo — désespéré, désespéré, — fit risette au galonnard, ex-fusilleur des parisiens, que vous aviez été pécher en Tunisie.

Vous vous souvenez ? Il y a douze ans... c'est vous et quelques autres radicaux qui nous fichèrent Boulanger dans les jambes.

Je ne vous dirai pas qu'à l'époque où vous étiez encore cul et chemise avec le général au cheval noir, bibi avait déjà flairé le césarisme en

germe, — qu'est-ce que ça pourrait vous foutre!  
 Constatons simplement que vous eûtes le nez de faire volte-face lorsqu'il n'y eut plus de doute sur l'aventure d'aspect badingueusard dont la Boulange fut une incarnation.

Pas moins, ce qui reste indiscutable, c'est que le Boulangisme ne fut possible que grâce à vous et à tous les républicains de gouvernement — tant radicaux qu'opportunistes : vous aviez déçu le peuple qui, n'ayant pas le nez assez creux pour s'orienter vers la solution efficace — le socialisme, l'anti-étatisme — se jeta en hurluberlu dans les bras d'un sauveur... qui n'aurait pu rien faire d'ailleurs, même s'il eût été forcé de la volonté qui lui manquait.

Votre excuse est que vous étiez logés à même enseigne que Boulanger : si les opportunistes et les radicaux ne firent rien, c'est qu'ils ne pouvaient rien faire ; il y eut peut-être bien mauvais vouloir, — mais sûrement il y eut impossibilité.

On sait ça !  
 Aussi, si je vous en cause, c'est moins pour vous blâmer de n'avoir pas agi, — sachant que rien d'efficace et de fécond ne peut venir du pouvoir, — que pour m'étonner que cette longue pratique ne vous ait pas ouvert les yeux et que votre pépin pour le gouvernementalisme n'ait pas viré en exécution ?

Pourquoi diantre ne vous êtes-vous pas élevé à la conception de l'impuissance de l'Etat ?  
 Ce n'est pas que vous manquez de jugeotte !

—o—

J'ai assez jaspiné sur ce chapitre !  
 Pourtant, avant de poser ma chique, je veux dire quelques mots d'un des birbes sur le blair de qui — vous, monsieur Clémenceau, ainsi que pas mal d'autres ! — avez cassé pas mal d'encensoirs : le jugeur Bertulus.

Ce qu'on lui en a passé de la pommade ! Ce qu'on nous a corné les oreilles avec sa garce d'intégrité !

Qu'a-t-il donc fait ?  
 A-t-il fichu son jupon aux orties et souffleté les gouvernants de sa démission de jugeur ?  
 Ce qui est la seule marque d'intégrité que puisse donner un chat-fourré....

Non pas, foutre !  
 Il a simplement fait bloquer Esterhazy et sa copine.

Et il n'en a pas fallu davantage pour métamorphoser le répugnant Bertulus en grand homme !

De ce qu'il fit précédemment, plus un mot.  
 On a passé l'éponge !

Heureusement, le populo n'est plus kif-kif les lièvres qui perdent la mémoire en courant :

Il n'a pas oublié que le Bertulus est le sinistre enjuponé qui poussa Etiévant sous le couperet de la guillotine.

Il n'a pas oublié que c'est ce même jugeur qui fit coffrer le docteur Laporte.

Il n'a pas oublié non plus que dans la séquelle des marchands d'injustice les plus hideux de cette garce de famille sont les juges instructionneurs.

Et c'est pourquoi, cher monsieur Clémenceau, le nombre des bons bougres qui ne coupent plus dans l'intégrité incorruptible des chats-fourrés va se multipliant dans une proportion faramineuse et réconfortante.

## La Propagande par l'exemple

Il y a une chose, les camarades, que nous perdons un tantinet de vue : la propagande par le fait.

Ces deux mots ont des acceptions complexes ! Pour dissiper toute équivoque, la propagande par le fait à laquelle je fais allusion peut aussi bien se qualifier : propagande par l'exemple.

Se meubler la caboche d'idées galbeuses et s'en affirmer théoriquement partisan est quelque chose, c'est sûr. Mais c'est quelque chose d'insuffisant !

Il faut vivre une vie — autant que faire se peut — en rapport essentiel avec les opinions qu'on proclame. Celui qui pense d'une façon et agit d'une autre est un piteux convaincu. Il fait involontairement songer à ces maudits curés qui nous bavent : « Faites ce que je vous dis et non ce que je fais ! »

Certes, ce n'est pas toujours de ces plus commodes de vivre une vie en rapport avec sa façon de penser. J'en conviens, nom de dieu ! Mais alors, si on refoule devant une mesquine difficulté, n'est-il pas à craindre qu'on refoule encore aux heures graves ?

Il y aurait bougrement à ruminer là-dessus.  
 Pour aujourd'hui, je vais mettre les bouchées doubles, car ce n'est qu'incidemment que j'en cause :

Je ne trouve rien de plus déplorable que le manque de nerf de certains qui ont plein la poche d'idées larges et généreuses et mettent leur tire-jus par dessus — de sorte qu'on ne sait jamais ce qu'il y a au fond de leur profonde.

De ce calibre était le marchand de latin bordelais — dont le nom importe peu ! — qui, l'autre semaine, se laissa clampsier sans avoir eu le courage d'affirmer ses opinions dreyfusardes.

C'est un de ses copains, Stapfer, qui jérémiâ sur la tombe du macchabée que, de son vivant, le type avait déploré les putaineries du temps présent.

Joli coco que de marchand de latin qui manquait de la moelle nécessaire pour affronter les pouvoirs constitués et leur faire la nique.

Il ne voulait pas risquer sa pâture !  
 Il aurait bien aimé se révolter un brin — à condition que ça ne fut pas dangereux... ; comme c'était beaucoup d'exigence, il posa sa chique et fit le mort. Il fit même tellement bien le mort de son vivant qu'il n'a été un brin « l'homme courageux » qu'une fois dans la tombe — quand Stapfer est venu rhétoriquer sur sa fosse.

Cré pétard, le populo est moins chiche que ces bourgeois !

Quand la moutarde lui monte au nez il ne pèse pas les conséquences de son action : il fout carrément les pieds dans le plat et paie de sa peau !

Il sait, comme en 1848, subir la plus noire misère pour le salut de la République et il sait aussi, sans barguigner, verser son sang sur les barricades.

Seulement, comme toujours, il se laisse empaumer par les phraseurs et jamais ne récolte le bénéfice de son héroïsme. Parce que, au lieu de s'atteler lui-même à la réalisation de son bien-être il s'en remet aux gouvernants — qui s'affirment plus ou moins ses représentants.

Les jean-foutre de la haute s'entendent d'ailleurs admirablement à maintenir le populo dans l'ignorance : une des binaises qui leur réussit le mieux est d'embobiner les types intelligents, mais de faible trempe, qu'ils découvrent dans le camp populaire.

Et ces renégats deviennent de superbes souteneurs de l'Etat.

Ce qu'il y a de plus triste c'est que le populo oubli vite le retournage de veste de ces malpropres et, au lieu d'exécuter et de mépriser ces jean-fesses, il en vient à avoir pour eux le respect mitigé de crainte que donne la puissance.

Mais foutre, ce qu'il y a de plus dégueulasse encore c'est quand le moineau qui a retourné sa veste se pose en pourfendeur de l'injustice.

Alors, nom de dieu, il mérite des pommes cuites !

Tel est ce Buisson, un des légumiers de l'instruction publique qui, ces jours derniers, a fait causer de lui au même titre que Stapfer. Sous Badingue, ce type avait des idées bougrement avancées — je ne dirai pas qu'il était anarcho, le mot était encore peu à la mode — mais il était un internationaliste, un bakouniste.

En 1869, il se trouvait à Lausanne où se tint un « Congrès de la Paix » ; y avait là Victor Hugo, Bakounine et tous les gas qui avaient des idées galbeuses dans la peau.

Le jaspinage de Buisson fut très remarqué. En voici les passages les plus rupins :

*Il faut que la mère de famille inculque de bonne heure à l'enfant cette idée que les armes, qu'un sabre, un fusil, un canon, sont des instruments que nous devons regarder du même œil que nous considérons au château de Chillon les instruments de torture employés il y a quelques siècles.... Et quand on ne verra plus des milliers de badauds assister aux revues militaires ; quand au lieu de l'admiration du titre et de l'épaulette, vous aurez habitué l'enfant à se dire : un uniforme est une livrée, et toute livrée est ignominieuse, celle du prêtre et celle du soldat,*

*celle du magistrat et celle du laquais, alors vous aurez fait faire un pas à l'opinion.*

*Et de même, pour prendre encore un détail, je voudrais un Voltaire occupé pendant cinquante ans à tourner en ridicule, rois, guerre et armées. A défaut d'un génie, je voudrais des milliers d'hommes de bonne volonté se faisant un devoir d'extirper ces vains préjugés de gloire et de chauvinisme enco, trop ancrés dans notre esprit.*

*Donnons l'exemple de la résistance en action, ne craignons pas, quand il le faudra, de sortir de la légalité de certains pays, de faire des choses qui, en Suisse, seraient parfaitement légales, mais qui, en France, par exemple, nous feraient traîner en prison. C'est à nous de nous appuyer sur notre conscience et d'arriver à ce point où la conviction est assez forte pour qu'on dise : « Je ne me soumettrai pas, je ne puis pas me soumettre ! »*

Ca, c'était bien, nom de dieu !

Mais, avec les années, les convictions de Buisson s'amollirent, kif-kif une poire blêtte et un jour vint où Ferry-Famine lui offrit un fromage. L'ancien internationaliste ne cracha pas dessus et il fut bombardé directeur de l'enseignement primaire.

A ce titre, il a, paraît-il, fait faire une édition à l'usage des gosses des abrutissants *Chants du Soldat* de Déroutède ; il fut un des plus enragés de la ligue des patrouillards et, qui plus est, il a un fils qui fait sa carrière militaire.

Comme on le voit, le retournage de veste est complet !

Il y a bougrement loin du bakouniste Buisson de 1869 au budgétivore de l'opportunisme.

Et c'est ce type qu'on nous sert comme échantillon de défenseur des grands principes.

Zut alors !

—o—

Le Buisson-Budgétivore a éprouvé le besoin d'excuser les frasques de jeunesse du Buisson disparu de la circulation, — le Buisson révolutionnaire.

Dans une habillarde qu'il vient d'adresser au Temps, il explique, que le hasard le conduisit à Lausanne, le jour où Victor Hugo ouvrait le Congrès de la Paix.

Ah, cochon de hasard ! Si, aujourd'hui, Buisson te tenait dans un coin il te ferait passer un sale quart-d'heure, — il te carderait avec joie !

« ...Le hasard m'avait fait passer à Lausanne le jour où Victor Hugo ouvrait le congrès. Il avait lancé quelques jours auparavant son adresse aux « Citoyens des Etats-Unis d'Europe », car, disait-il, « la République européenne est fondée en droit, en attendant d'être fondée en fait. » Il concluait : « Abolissez les parasitismes sous toutes les formes, listes civiles, « fainéantises payées, clergés salariés, magistratures entretenues, sinécures aristocratiques, « armées permanentes. Faites cette rature et « vous dotez l'Europe de dix milliards par an ! » Il inaugurait les délibérations du congrès en ces termes : « Nous voulons la paix entre l'homme et l'homme, entre le peuple et le peuple, entre la race et la race, entre le frère et le frère, « entre Abel et Caïn : nous voulons l'immense « apaisement des haines. Plus d'armées, plus de « rois, voilà ce que nous voulons : que le peuple « vive, laboure, achète, vende, travaille, parle, « aime et pense librement ; qu'il y ait des écoles « faisant des citoyens ; qu'il n'y ait plus de « princes faisant des mitrailleuses ! » Ces citations suffisent, n'est-il pas vrai ? pour donner le ton des discours qui suivirent, parmi lesquels fut mon improvisation toute juvénile sur le thème ainsi tracé.... »

Oui, foutre, elles ne sont pas mal les citations derrière lesquelles Buisson-Budgétivore cherche à s'abriter ; elles prouvent qu'à l'époque les simples républicains eux-mêmes — pas encore gangrenés par le pouvoir — avaient des idées dans la peau. Aujourd'hui, ce n'est plus des idées que les républicains ont sous la peau ; ils ont tellement pourri qu'entre eux et un tonneau de vidage il n'y a pas de distinguo possible.

Vous allez peut-être supposer que le Buisson sera empêtré pour expliquer son retournage de veste ?

Ah ouat, que vous le connaissez peu ! Il n'y va pas par quatre chemins et, tout crôment, il dit :

« Ce qu'on me reproche, c'est des *sophismes de jeunesse* ! »

Un jour, raconte-t-il en 1880, un cornichon sénatorial, Audiffret-Pasquier, prit Ferry à partie, et, lui fichant sous le blair la tartine antipatriotique de Buisson, lui demanda son sentiment.

— Peuh ! La belle fouterie. C'est des *sophismes de jeunesse*... Tout le monde en a fait !

Sur le moment, Buisson voulut démissionner, mais Ferry lui écrivit de rester dans son fromage et il ajouta :

« Croyez-vous donc qu'il y ait un seul homme qui, ayant écrit ou parlé jeune, n'ait pas laissé derrière lui quelques lignes dont toute sa vie on se servira contre lui ? L'accident qui vous arrive peut vous mortifier, il ne vous donne pas le droit de désertir votre poste. »

Buisson se laissa facilement convaincre : il resta ! Et, depuis, il a toujours eu d'excellentes digestions.

Volià, nom de dieu, qui est tout à fait champêtre ! Savez-vous rien de plus épolant que le cynisme de cette crapule de Ferry ?

Au surplus, le salaud disait vrai en affirmant que la plupart des dirigeants ont, dans leur jeune âge, arboré des opinions subversives.

Eh oui, ils ont jeté leur gourme !

Puis, comme ils ont vu qu'avoir des idées générales dans la caboche et chercher à les répandre nourrissait très mal son homme ils ont retourné leur veste.

Il y en a des chiées de ces pierrot-là !

Ce ne serait rien si le populo avait la jugeotte de les mépriser, de les montrer au doigt.

Malheureusement, il ne le fait pas — tant par ignorance que par oubli.

Les renégats sont si nombreux qu'on finit par n'y plus prêter attention.

Et c'est un tort, nom de dieu !

## Jaspinage d'un défroqué

L'ex-ratichon de Bourg-de-Péage, Maurice Perrin, vient dans une nouvelle déclaration, de fiche une riche marn fle au crétinisme — et à toutes les religions.

Voici sa babillarde écrite à un canard réac qui l'avait débiné :

Je vous remercie, cher monsieur, d'avoir bien voulu constater dans votre dernier numéro que, si j'ai quitté l'Eglise romaine, c'est uniquement parce que ma raison regardait comme faux, stupides, surannés, les dogmes prétendus révélés qu'elle enseigne. Je ne saurais trop insister là-dessus, attendu que ça été le seul, l'unique motif de ma détermination. Après mûres réflexions, après des études sérieuses et approfondies sur les origines et le développement historique du christianisme, ma raison en était arrivée à cette conséquence inéluctable : ce sont les hommes et l'ignorance, ce sont les préjugés superstitieux du temps passé qui ont inventé l'idée chrétienne d'abord, et qui, ensuite, lui ont peu à peu, au fur et à mesure, suivant les besoins, les circonstances et surtout l'ambition du clergé devenu riche et dominateur, qui lui ont peu à peu, dis-je, ajouté tout cet ensemble de croyances, de pratiques arbitraires, bonnes peut-être pour des siècles de superstition et d'ignorance, mais ne reposant au fond que sur l'imagination, sur un sentiment religieux, vague et irraisonné, par conséquent ridicules en elles-mêmes, inutiles et vaines : indignes enfin d'un esprit qui cherche avant tout la lumière, qui demande des preuves et ne se contente pas de phrases et de mots. Voilà au point de vue historique.

Que si maintenant j'examine les dogmes catholiques avec la lumière de la pure raison, et abstraction faite de l'histoire, je vous déclare encore que l'enseignement catholique me paraît absolument contraire à la raison et à la science humaine.

L'enfer, l'eucharistie, la messe, la confession, la grâce, les indulgences, les sacrements, tout cela m'apparaît comme une immense aberration de l'esprit humain. C'est un amas de croyances, de pratiques ridicules, quelquefois, hélas ! iniques et inhumaines. La religion catholique, comme d'ailleurs toutes les autres formules religieuses, qui, toutes se prétendent révélées et divines,

n'est donc au fond que le naufrage de la raison humaine.

Telle est ma foi de libre penseur, cher monsieur, tel est le vrai, le seul motif qui m'a fait me séparer de l'église romaine. Les quelques amis à qui j'avais communiqué depuis longtemps mes pensées vous diront tous que telles étaient mes convictions et qu'elles n'ont jamais varié depuis nombre d'années.

Il y a dix ans que je voulais faire ce que je viens de faire aujourd'hui. Mon évêque, à qui je fis part alors de mon projet, me pria de patienter et d'attendre. Vous voyez que ma patience a été longue. D'ailleurs, c'est une grosse affaire, vous le voyez bien, de jeter le froc aux orties et d'entrer dans la vie civile. Car jamais, au grand jamais, je n'accepterai de devenir ministre protestant.

Je ne quitte pas une Eglise pour entrer dans une autre, et quoique le protestantisme soit à mes yeux infiniment supérieur au catholicisme, il renferme encore, cependant, des croyances et des maximes auxquelles ma raison ne saurait se rallier.



## DEUXIÈME CAUSETTE A L'AUBERGE

Exactes au rendez-vous Pichevin et Falourd avaient amené bon nombre d'autres camarades et nous nous trouvâmes bien près d'une douzaine réunis à la même table; kif-kif la première fois, des litres en guise de chandelle éclairèrent la discussion.

— Quand s'amènera le grand tréfalgar, bibi ne sera pas le dernier à empoigner la fourche. Aussi bien que toi et Pichevin, aussi bien que n'importe lequel de nous tous, j'y ficherais mon coup d'épaupe !... Pour ça, « as pas peur » comme on disait à la caserne, lorsque je tirais mes sept ans; mais c'est tellement cotonneux de s'entendre, y en a tant qui tirent à cul, que foutre je ne vois pas la Belle prête de sitôt à nous faire risette, pour lui préparer le pucier, ne vaut-il pas mieux marcher avec les plus avancés que se rouler les pouces ? foutre au rancard les réacs et donner aux socialos un large coup de main ?

C'était encore cette belle gourde de Falourd, votard quand même, votard malgré tout, qui tenait le crachoir.

— Hélas, répondis je, peut être bien que la Révolution se fera attendre quelques années encore !... Mais, pourquoi ne pas se tenir sur le qui-vive par peur des surprises et pourquoi ne pas pousser à la roue pour qu'arrive au galop le grabuge libérateur ?

Où donc as-tu vu que les anarchos en attendant le branle-bas final en pincent pour l'inaction, proposent la roupillade ? Non pas, foutre ! S'ils vomissent les moyens électoraux c'est que c'est de l'inaction pure, dont les résultats se chiffrent par une belle kyrielle de zéros.

Mais ils en pincent pour l'action spontanée, l'action directe des intéressés, — des prolos de la ville et de la campluche.

Au lieu de charger d'autres d'agir pour eux, ils veulent agir eux-mêmes, viédaze.

Et agir, non seulement quand le chambard définitif aura tout remis à sa place, mais immédiatement. Aujourd'hui, comme demain.

Sans doute ils savent que l'émancipation intégrale des travailleurs, la prise de possession des usines, de la terre, des voies de communication et de transport, de tout le bataclan social, en un mot, la dislocation de l'Etat et des religions, ne sortira que de la Révolution pure et simple faite par le peuple insurgé.

Mais ils savent aussi que toutes les améliorations partielles, qui nous acheminent vers l'amélioration totale, ne se décrochent qu'à la force du poignet.

Pour obtenir des améliorations de détail, il faut au moins un léger souffle d'esprit de révolte, un courant d'opinion, une poussée populaire.

Encore que ces améliorations de détail ne soient que de la couille en bâton et qu'elles soient vite biffées dès que le populo se calme, finit par s'endormir sur le rôti.

Or, qu'est le vote, sinon une soupape de sûreté contre l'agitation, contre l'initiative et le réveil populaires ?

La poussée assez forte qui a fichu bas l'Ordre

moral et mis en place l'opportunisme nous a laissés couillons après comme avant.

La poussée qui a l'air de se dessiner en faveur des radicaux sera du pareil au même.

Pourquoi ? parce que l'énergie populaire est mal orientée ! Elle se gaspille dans la politique, tandis que sur le terrain économique on aurait des résultats à vue d'œil.

— Comment ça ? s'exclamèrent les amis. Nous voulons savoir, père Barbassou.

— Pardine, je veux dire que si on s'était occupé de rogner la part des riches dans la richesse avec autant d'entrain qu'on la leur a rognée dans le pouvoir, les birbes feraient aujourd'hui une sale bobine, on aurait touché à l'endroit sensible on aurait mis dans le mille, pécaïre !

En attendant de les dégorger finalement, il faut les rationner un brin et faire d'autant notre part plus belle.

Pour ça il y a une paire de binaises tout plein galbeuses qui commencent à entrer dans les mœurs des frangins des villasses :

C'est du boycottage et du sabotage que je veux jaspiner.

Le boycottage est un fourbi que, jusqu'à présent, les richards ont salement employé contre nous ; ainsi, à Roubaix, il s'est fondé une association de malfaiteurs, qui a juré de venir à bout des bons bougres, socialos et anarchos.

Ces jean-foutre vous prennent au ventre et, nom de dieu, malheur aux fortes têtes ! On leur tire tout simplement le pain de la bouche en leur refusant de l'embauche.

Le bon bougre est marqué à l'encre rouge et comme les bandits associés tiennent toute la région, il faut qu'il s'expatrie avec sa marmaille....

Sans aller si loin, à Nérac, le patelin où ce royal putassier d'Henri IV la menait si joyeuse tout en souhaitant au plus pauvre pétrosquin de France la poule au pot dominicale... qu'on attend encore, viédaze ! vous savez qu'on a foutu par terre aux élections dernières l'ex-bourrique ministérielle Darlan.

— Té, si je le sais ! Et même, jé sais en plus qu'il ne l'avait pas volé, le salaud ! Figurez-vous que j'étais en 1893 à la réunion de Villefranche du Queyran où il dégobillait ses menteries d'arracheur de dents. Un bon bougre de maçon lui coupa le sifflet par cette demande pas méchante : « Eh, mossieu le député, ferez-vous biffer les droits sur la piquette qui paie aujourd'hui autant que le piccolo le plus rupin ? »

Et le crapuleux empoté de répondre en tapant sur son ventre rebondi : « La piquette, citoyens, faites comme moi : vendez là et buvez du vin ! » C'était le digne pendant de la célèbre phrase de la poufiasse Marie-Antoinette : « Ils n'ont pas de pain, qu'ils bouffent de la brioche ! »

Et comme les électeurs la trouvaient tout de même raide : « En long ou en travers faudra que vous m'a valiez, j'ai pas de concurrent.... »

C'était Pichevin qui m'avait interrompu pour conter cette histoire rigouillarde et authentique. Je continuai en narrant aux camaros comment un journal opportunard avait pris la chose, au su de la dégringolade de Darlan :

— Vous savez que c'est Lagasse, l'avocat de Ravachol, qui a décroché la timballe au lieu et place de l'ancien collègue à Méline ; or, Lagasse est un radical genre Pelletan, un peu nuancé de socialisme, un peu comme notre ami Falourd, et cet animal de Mascouyonnat que le diable emporte.

Or, le lendemain de la votellerie, dans une tartine rageuse, un infect torchon de la région, le TÉLÉGRAMME, organe de l'affameur Ressayguier et du fusilleur Constans, expectorait contre les électeurs de Lagasse sa bave de chien enragé :

« Il faut couper les vivres aux socialos, il faut que pas un de nous ne s'approvisionne dans leur boutique, que pas un d'entre eux ne puisse soumissionner aux travaux de la ville, ni trouver chez nous une journée à faire, il faut être sans pitié et quand nous les verrons tendre la main et tirer la langue les laisser crever de misère comme un chien.... »

Ainsi dégobillait le chieur d'encre du TÉLÉGRAMME. Et, mille dieux, on sait que chez un émulé de Ressayguier l'effet suit de près la menace.

Enfin, tout près de nous, et toujours, ne voyons-nous pas des bons fleux privés de leur travail, fichus à la porte par les réacs pour avoir voté, non pour des radicaux, mais pour des simples républicains ?

A ce boycottage qui nous tue pourquoi ne pas opposer le boycottage qui ruinera ces saillgands ?

Pourquoi ne pas priver les plus charognards

de nos services, les laisser dans la crasse, vider eux-mêmes leurs goguenots et laver leurs limaces ?

Et, de plus, là où le boycottage n'est pas abordable, pourquoi rater le coche pour le sabotage ? Ce dernier fourbi a le sacré avantage d'être praticable à toute heure, en tous lieux et en tous temps. Le riche, sans s'en douter, est bougrement dans nos pattes c'est nous qui ensemencons ses champs, qui faisons la moisson et les vendanges pour lui.

Tout le tralala, en un mot, car le feignasse ne sait que bouffer et digérer.

En attendant de le démissionner, d'enranger pour nous et d'amener le picton à la cave commune, pourquoi ne pas lui faire bouffer du pain noir et boire de la piquette si peu goûtée par Darlan ?

Rien de plus facile, macarell !

L'ivraie pousserait dans son champ aussi bien que le bon grain et le semeur en jetterait à grandes volées..., puis, les sarcleuses respecteraient les chardons et le chiendent....

Voilà, pour atteindre notre but, une chiée de voies et moyens dont je ne donne qu'un léger aperçu et qui, je crois, valent le torcheculatif bulletin de vote.

Quant à la gouvernance on l'aurait vite logée à son enseigne, on commencerait à la mettre à la diète par la grève des impôts.

De la sorte, capet dé dious, on ferait l'apprentissage révolutionnaire, on s'entraînerait pour la guerre aux grands voleux qu'on regarderait dans le blanc des mirettes, tandis que, dans nos groupes libres, on apprendrait à bibelotter soi-même ses petites affaires.

Car foutez, s'il faut se rebiffer et rendre coup pour coup, il n'est pas mal de se sentir les coudes et de savoir que beaucoup mettent la main à la pâte.

« Il a tout de même raison, disaient deux voisins de table. Ce qu'on les canulerait, richards et gouvernants, par ces procédés nouveaux ! Car, y a pas à barguigner : pour tenir ces chameaux il suffirait d'un peu de bonne volonté et d'entente !

« Y a mèche de les toucher à la sacoche ! Ainsi, à l'heure actuelle, les gerbiers sont dehors, par le soleil qu'il fait, ça ne traînerait pas.... »

Comme ils causaient à mi-voix je n'entendis pas la fin de leur jaspade.

Les bouteilles vides s'alignaient sur la table pareilles à un jeu de quilles.

Quand nous nous quittâmes, ce sacré Falourd, votard incorrigible, qui venait de faire un tour pour voir le dépouillement, nous annonça tout radieux que Mascouyonnat était élu. Alors, un des bons fioux qui avait chuchotté lui répliqua :

« Ça ne fout pas tant la venette à la chameau-cratie possédante, que si on lui annonçait un bel alignement par le sabotage.... »

Et la plupart des camaros hochèrent la tête, en signe d'assentiment.

LE PERE BARBASSOU.

## ATTENTATS POLICIERS

Si la racaille policière s'est donnée pour programme de laisser la patience des bons bougres, il semble qu'elle touche à son but :

Il y a quelques mois c'était Etiévant qui, exaspéré par les persécutions, donnait l'assaut à un poste de police ;

Il y a trois semaines, c'était Bérard, un bon bougre de menuisier gréviste qui, à Genève, se défendait richement, à coups de revolver, contre les policiers violateurs de son domicile, à trois heures du matin ;

La semaine dernière, c'est la rousse de Bruxelles qui a trinqué :

L'autre matin, une lubie passa par la boule d'un policier qui ne savait à quelle vacherie s'occuper :

« Si j'allais perquisitionner chez Willems ?

Et, sans plus, il s'est amené chez le gas en question, un anarcho, qu'il a trouvé à son atelier de sculpture, en train de masser.

Comme avec un anarcho, la pestaille a l'habitude de ne pas prendre de gants, ni de s'approvisionner de politesse, le roussin entre la menace à la gueule, le revolver au poing.

Et foutez, il a trouvé à qui parler !

Willems a discuté avec les mêmes arguments qu'arborait le policier : se trouvant en état de légitime défense, nez à nez avec un bandit qui

envahissait son domicile sans même avoir pris la précaution, — facile pour un malfaiteur policier, — de se munir de papiers de perquisition, il a empoigné son revolver et a tiré sur le cambrioleur officiel qu'il n'a que très légèrement blessé.

D'un bond, le gas s'est trouvé dans la rue ! Mais, le policier hurlait à ses chausses.... Alors, un tas d'imbéciles se sont bombardés policiers amateurs et ont fait la chasse à l'homme.

Y avait des prolos, parmi ces imbéciles ! Des prolos qui, demain, pour la moindre babiole, seront magistralement passés à tabac.

Comme l'état de légitime défense continuait pour lui, de plus belle, Willems a déchargé son revolver sur les idiots qui le pourchassaient.

Il n'a malheureusement pas réussi à jouer de la fille de l'air ! Un faux pas l'a fait trébucher et la pestaille s'est précipitée sur lui.

Le triomphe a été facile à ces bandits !

Maintenant, Willems est au bloc et il passera en jugerie.

Et il sera *salé*, nom de dieu !

Il n'a pourtant que tenté de faire respecter *légalement sa liberté légale* : il s'est défendu contre des scélérats.

—o—

Quand les roussins eurent agrippé le gas ils revinrent à son atelier et voulurent y rentrer aussi arbitrairement que la première fois. Ce coup-ci encore ils trouvèrent à qui parler !

Deux amis de Willems les accueillirent à coups de revolver, — il y eut bataille en règle, au cours de laquelle un bon feu, Lenaerts, reçut une balle dans le cou qui l'a salement attigé.

Les bons fioux n'étaient pas en nombre suffisant pour résister aux bandits et deux gas, le frère de Willems, Victor, et un autre camarade, tombèrent dans les griffes de la rousse.

Après quoi, les policiers perquisitionnèrent.

Ils firent chou-blanc !

Preuve que, — sous le prétexte mensonger de découvrir une fabrique de fausse-monnaie, — c'est bien une violation de domicile, tout ce qu'il y a de plus carabinée dont les roussins se sont rendus coupables.

.....

N'allez pas vous imaginer les bons bougres, que ces façons crapuleuses de la police sont une invention belgicotte ou helvétique.

Foutez non !

Les roussins suisses et belges ne font qu'opérer à l'instar de leurs malpropres copains de France : ces policiers ont le dada de singer nos sales fripouilles françaises — la séquelle à Puybraud.

Et c'est une séquelle comme il n'y en a guère, nom de dieu ! Elle est toute puissante, plus puissante que Félskoff et toute la brochette des bourriques ministérielle.

Dam, les ministres passent — les policiers restent !

Aussi ceux qui supposent que la prise de possession du pouvoir par la radicaillerie a pu atténuer la crapulerie de la clique policière se fichent le doigt dans le croupion.

On s'en est rendu compte pas plus tard que dimanche dernier :

Une floppée de camaros s'étaient donné rendez-vous, avenue Daumesnil pour, de là, pousser une balade au bois de Vincennes où, à l'ombre, ils avaient l'intention de casser une croûte.

La police ne trouva pas la chose à son goût et commença ses brutalités de suite que les camaros eurent quitté leur lieu de rendez-vous, salle Delapierre, avenue Daumesnil.

La flicaille attaqua les camaros — à mille lieues de s'attendre à pareille agression — et les dispersa. Quoique ça, les bons fioux continuèrent leur route, par petits groupes : ils s'étaient munis de victuailles et tenaient à les boulotter sur le coin d'herbe qu'ils avaient guigné, au bois de Vincennes.

Là, nom de dieu, y a de la place ! Du diable, si la police pouvait objecter que les baladeurs troublaient l'ordre ou gênaient la circulation.

Ces réunions de bons fioux sont chose normale : tous les dimanches, les parigots s'en vont par bandes dans les bois des environs. Nul n'y trouve à redire !

Mais, ce qui est permis à tous est interdit aux anarchos : les gas étaient affalés sur l'herbe, rigolant et chantant quand une troupe de roussins déboucha et fonça sur eux, les poings en avant, fit une douzaine de prisonniers, dont deux compagnes et un baladeur qui n'est pas anarcho.

On les a gardé au bloc deux jours et on les a

remis en liberté, sans qu'un juge instructeur se soit occupé de leur cas — ce qui veut dire qu'on n'a pas le moindre délit à leur reprocher !

Voilà qui prouve amplement que la république radicale est aussi arbitraire que l'opportuniste.

## EN BANLIEUE

**Saint-Denis.** — Le contre-coup du bain Leven que j'ai passé à l'astique la semaine dernière n'en a pas paru plus content que ça.

Je m'en fous, n'ayant pas cherché à lui faire plaisir, et n'ayant pas besoin de l'estime des charognards que j'exècre de belle façon et que je voudrais voir enfouis dans cent mille pieds de mouscaille.

Par contre, les prolos du bain se sont délectés à reluquer la tronche du type.

Depuis son tannage, l'animal s'est assoupli un brin, ce qui prouve que l'huile de bras a de l'efficacité.

.....

Une tapée de prolos du bain Elwel, à la Plaine-Saint-Denis, ayant soupé d'être exploités par leurs singes, viennent de plaquer le boulot et refusent de le reprendre, à moins d'augmentation.

C'est pas parce qu'ils toucheront quelques pélos de plus qu'ils seront plus heureux. Mais, en prenant l'habitude de groumer pour des couillonnades, ils seront d'attaque le jour d'un sérieux tamponnage.



### Les suites d'un guet-apens

**Amiens.** — Bibi a jaspiné, en son temps, de cette réunion privée donnée à l'Alcazar par les cléricochons, pour laquelle un certain nombre de bons bougres avaient reçu des invitations.

A un moment donné, le cri : « A nous les catholiques ! » retentit et, armés de triques, les cléricochons se précipitèrent sur les rares anarchos qui se trouvaient dans la salle.

Les copains, pris au piège, ne se sont pas laissés faire. Une quinzaine parvinrent à se grouper et résistèrent énergiquement à l'effort des catholos, ils résistèrent tant et si bien qu'à eux quinze ils maîtrisèrent l'assemblée ; désespérés de venir à bout de leurs adversaires les catholos appelèrent la police.

Une nuée d'agents, de flicards se précipite sur les quinze bons bougres qui ne se rebellèrent point contre les agents. On les arrêta et en les faisant traverser un corridor pour les sortir on les passa à tabac. Ils passèrent ensuite à condamnation, puis à la prison.

Aujourd'hui quelques-uns vont encore retourner à la prison de Bicêtre pour payer avec leur peau les frais et dépens du procès auxquels ils ont été condamnés.

Il est bien entendu qu'aucun des catholiques agresseurs n'a été ni arrêté, ni condamné.

Voilà encore une preuve de l'alliance du goupillon, du sabre, de la poule et des juges.

Tous ligués contre le populo. On ne saurait trop le répéter.

### Bouctot-le-Charitable

**Gournay.** — Un bon bougre m'écrit :

« Le PERE PEINARD jaspine sur le compte de Gervais, le roi du fromage blanc. Comme le vieux gniff doit être neutre dans la rivalité Gervais-Bouctot il acceptera sans doute, les tuyaux suivants sur le Bouctot, bouffe-galette victorieux à la foire électorale ; il ne vaudra pas passer à l'astique le vaincu seulement.

» X... d'Elbouff-en-Bray »

Allons-y, camarade, va pour Bouctot ! Bouctot..., Gervais..., c'est toujours des cha-

meaucrates et bibi n'y fait pas de différence — sinon que Bouctot est plus clérical encore.

Je cède donc la parole à mon correspondant : Bouctot est un fils à papa, millionnaire, conseiller général du canton de Saint-Saens, un peu avocat à la cour de Rouen... mais si peu qu'autant vaut n'en pas parler.

Il avait tiré de longueur le coup qu'il vient de réussir contre Gervais.

La spécialité de Bouctot, c'est la charité. Dans son château, depuis les matras jusqu'au dernier gâte-sauce, tous sont charitables.

En temps ordinaire, lui, le conseiller général de Saint-Saens, visite les ouvriers, s'informe de leurs petites affaires et a la pièce de cent sous facile. En période électorale, il n'opère pas lui-même, mais à son castel, tous sont pris d'une sacrée rage de charité.

Les uns, dans la foire électorale, versent à flot les bistouilles, lui, Bouctot, dédaigne ce truc écœurant : il reste froid, calme, digne... mais le petit système marche tout de même !

Par exemple, à quoi il est fort, c'est à l'engueulade électorale : ça a été rigolo, les chichis entre lui et Gervais — ils se sont traités comme du poisson pourri.

Cette parade a été pour la galerie ! Elle n'a eu qu'un but : foutre dedans le votard naïf et lui faire élire un cléricochon qu'il prend pour un libéral.

### Toujours les lois scélérates

Brest. — L'application de ces garces de lois continue, nom de dieu !

Il y a plus d'un mois, le 4 juillet, un bon lieu, Marpeaux, fut arrêté à Brest on ne sait pas au juste pourquoi : les marchands d'injustice l'accusent d'apologie et d'avoir voulu détourner un troubaie de ses devoirs.

Toujours est-il qu'après un mois et demi de prévention, la pauvre victime va passer en correctionnelle.

Voilà qui est fait pour rappeler, à ceux qui auraient tendance de l'oublier, que nous sommes en république — et sous la coupe des bourriques radicales.

### A la Volière municipale

Eu. — L'autre jour, il y a eu une rigouillarde séance à la Volière municipale : les volatiles à Bignon ont donné, adjoint en tête, la mesure de leur servilité.

Première question, soumise au conseil..., ajournée jusqu'au retour du maire. Deuxième question..., idem au cresson, — et ainsi de suite jusqu'à la gauche.

Si Paul Bignon ne guérissait pas de sa veste électorale, ça ne marcherait donc plus.

Plus bidarde que Paris la ville d'Eu est port de mer et, depuis quelques semaines, des navires — deux, trois, quatre — viennent y ancrer. Ils trimballent du bois pour une scierie.

Mais ce nom de dieu de port s'envase et il faut le curer. Le travail était commencé quand ce sacré conseil a eu l'idée de l'interrompre sous prétexte que le remuement des vases n'était pas hygiénique pour les baigneurs du Tréport.

Certes, ça ne pue pas bon ! Surtout fait dans les conditions actuelles ; mais si la société était mieux agencée, les procédés hygiéniques seraient plus développés qu'ils ne sont et le curage des ports se ferait sans infection. Il y a des moyens, — qui n'ont que le défaut de coûter cher.

Pour en revenir aux oisons d'Eu, en réalité, ils ne voulaient rien décider en l'absence du maire. Les ponts et chaussées ont rouspété, demandant si on se fichait de leur fiote ; ils parlaient de reprendre la drague....

Alors, malgré l'absence de leur chef de file, les conseillers cipaux ont décidé la continuation des travaux.

Que de gnoleries pour pas grand chose ! c'est de la belle complication, nom de dieu. Et tout est comme ça, dans la garce de société actuelle : pour la moindre des choses on choisit toujours le chemin le plus long.

### Encore le bagne à six ronds

Le Tréport. — Ça allait mal. C'est pire ! Un escogriffe copurchic, à bicyclette et à casquette blanche est entré dans le bagne : c'est une espèce de garde-chiourme supérieur, rouspétant

continuellement, voulant rétablir la discipline, faire marcher les prolos, et patati et patata.

Voici sa dernière salauderie :

Un pauvre bougre, père d'une nombreuse famille, travaillait dans ce sacré bagne depuis onze ans. Le sac-à-mistoufles en question vient de le fiche dehors parce qu'il avait ramassé par terre un morceau de papier d'emballage et l'avait mis dans sa poche pour en recouvrir les livres d'école de ses gosses.

Après celle-là il faut tirer l'échelle !

Si les prolos de ce bagne infect avaient un brin de poil, — autre part que sous le nez, — une semblable affaire ne se produirait pas : s'ils étaient un brin solidaires le tyran métrait les pouces.

Ça, nom de dieu, c'est sûr, si le sac-à-mistoufles ose pareille vacherie c'est qu'il sait que les pauvres exploités ne rouspètent pas.

La vacherie patronale est toujours d'autant plus forte qu'est faible l'énergie des ouvriers.

### Le salaire

Saint-Nicolas-d'Aliermont. — Le vieux gniaff a déjà jaspiné des tours de crapules qu'emploient les singes pour réduire certains salaires qui sont restés potables.

Encore un exemple : dans la boîte où il y a une école d'horlogerie un bon bougre de parigot et sa compagne étaient occupés comme polisseurs sur métaux et, à eux deux, ils se faisaient un mois de 300 balles.

Le singe, si charitable pour les orphelins, a déniché un prolo qui fait le travail à plus bas prix et a trouvé une mauvaise raison pour saquer les deux parigots.

Tous les soins de ce chameaucrate sont pour sa satanée-école d'horlogerie ; il recrute des élèves parmi les enfants assistés — c'est tout à fait pratique !

Reste à savoir si les gosses aiment le régime des pommes de terre et quel salaire leur est attribué ?

Mais, par contre, ce qui est connu d'avance c'est que, le jour où ce philanthrope aura sa décoration elle lui aura coûté moins cherot que s'il s'était adressé aux jean-foutre qui ont pris la succession du trio : général Caffarel, tante Limousin et gendre Wilson.

## VERS LA RÉVOLTE

(6) PAR HENRI RAINALDY

### IV

Service en campagne, simulacres de combats, marches, contre-marches, reconnaissances, marches forcées, tels étaient les travaux de chaque jour, les préparations à la guerre, — et aux épuisements, aux insulations, aux maladies qui tuent bêtement.

Delcros se sentait brisé, anéanti, seulement soutenu par l'entraînement, l'énergie, les nerfs....

L'ennui l'envahissait ; les spectacles des premiers jours, les précipices effrayants, les sommets accidentés et magnifiques d'horreur, les dangers des ascensions et des descentes, à force d'être renouvelés devenaient banals. Ces grimaces de guerre ne l'enthousiasmaient ni ne l'émouvaient plus ; pas mieux que ses camarades qui se hâtaient en toute occasion de tirer leur six cartouches, afin de courir les chances d'être mis en réserve et de pouvoir se reposer un moment au soleil, comme des lézards.

Au dire cependant d'un ancien alpin italien qui suivait la deuxième compagnie du 38<sup>e</sup>, les Français sont des heureux à côté des Italiens du même corps qui exécutent chaque année des manœuvres de neuf mois dans la montagne.

Delcros savait les plaindre, non sans ajouter : « Hélas ! le mal de l'un ne guérit pas celui de l'autre.... »

La fatigue de cette vie fut soulagée quelque peu par deux événements qui, très différemment, vinrent faire diversion, occuper les loisirs des chasseurs, et donner matière à leurs conversations pendant huit jours.

Les premières grandes marches étaient terminées, la dernière étape de cette partie des manœuvres était faite.... Cinquante jours de tirés,.... plus que quarante !... Somme toute, la caserne valait mieux ; si l'on y était plus en-

nuyé, du moins ne risquait-on pas d'y crever sans secours, comme ce chasseur, tombé de fatigue et de chaleur pendant la marche, sans que le médecin auxiliaire impuissant pût lui donner des soins.... Le cadavre avait été abandonné sur une crête.... Deux hommes le gardaient en attendant qu'on allât le chercher.

« Vraiment, se disait Delcros, je n'aimerais guère à finir de cette façon, quoiqu'il y ait peut-être plus de mérite à mourir ainsi, sans éclat.... Car c'est pour la Patrie qu'il est tombé aussi celui-là.... sous le poids du joug et le coup de sabre du soleil.... »

Delcros fut encore puni de quatre jours de salle de police par l'adjudant, le lendemain, au moment où la 2<sup>e</sup> compagnie allait rejoindre le gros du bataillon et la batterie alpine qui constituait avec lui le XVII<sup>e</sup> groupe, commandé par le chef de bataillon, et qui devait se battre contre le XVIII<sup>e</sup> formé du 39<sup>e</sup> bataillon et d'une batterie également. Motif de la punition : « Retard au rassemblement. » Les dix hommes qui arrivèrent deux ou trois minutes après ne furent même pas réprimandés....

C'est durant cette journée que déserta le chasseur Collard.

Collard était une brute dans toute la force du terme. Sa figure grimaçante, couverte d'égratignures et de bosses, faisait peur. Il avait la tête énorme, le corps trapu et mastoque.

On l'appelait « le Gorille ».

Parfois, il riait, avec des éclats féroces, d'une blague dite par quelqu'un ou d'une farce naïve ; d'autres fois il s'emportait en des colères extravagantes à propos de n'importe quoi et contre n'importe qui. Il tirait sa baïonnette et, si on ne l'avait retenu, il aurait enfilé son homme, aussi bien qu'un mannequin d'exercice.

Il était en outre d'un entêtement extrême et n'obéissait qu'à la dernière injonction, sous la menace du conseil de guerre. Jamais le capitaine ne l'avait laissé figurer aux grandes revues.

Il s'était un jour battu avec Chignat, et lui avait fendu le nez d'un coup de gamelle. De cet exploit il n'avait retiré que huit jours de prison.

Depuis lors, l'adjudant en faisait son hochet ; il s'amusait à l'exciter, à l'irriter même et, quand Collard dépassait les limites, « allez, au bloc ! » c'était vite réglé, le motif était bientôt trouvé et les punitions passaient sans contrôle.

« Collard : — quatre jours de salle de police : mensonge, — impolitesse, — malpropreté.... »

Autant dire : quatre jours, sans phrases !

Cependant ce brutal commençait à en avoir assez de la vie de paria qu'on lui faisait. Il comprenait son infériorité cérébrale et cela le bouleversait ; d'épouvantables colères le secouaient ; pour un rien il eut fait un carnage sous la tente.

Depuis quelques jours surtout ses camarades le trouvaient plus farouche que de coutume ; c'est à peine s'ils osaient lui parler.

La Deuxième était campée à deux pas de la frontière, sur le flanc du mont Othion.

Avant l'aube il y eut alerte ; le général venait d'arriver ; le capitaine reçut l'ordre de se rallier sur l'état-major ; on se mit en route.

Bientôt le soleil s'éleva, la chaleur devint lourde.

Le poids du sac était accablant, la bretelle du fusil rageait l'épaule et les hommes piquaient le sol rageusement de leur bâton ferré. La sueur leur coulait de tout le corps, abondamment, et sur les pierres du sentier, des gouttes tombaient, comme une pluie.

Collard grimpa derrière Delcros. Il avait mis son béret au bout du fusil, enlevé sa cravate et déboutonné sa chemise et sa veste ; on voyait sa poitrine velue.

Un coup de sifflet : repos.

Mais, au bout de cinq minutes à peine, un commandement remit la compagnie en marche. Le capitaine lui fit gagner le col du Razet, — seul passage ouvert dans les Alpes-Maritimes entre la France et l'Italie, — pour y attendre de nouveaux ordres.

Enfin, les premiers coups de feu éclatèrent à gauche et, bientôt aussi les petits canons d'une batterie alpine supposée ennemie, couvrirent de leur voix plus forte le crépitement de la fusillade.

Le général, à cheval, suivi de loin par un maigre officier d'ordonnance et deux artilleurs, passa devant la Deuxième.

« Ne restez donc pas là ; vous allez vous faire exterminer ! » cria-t-il au capitaine. Au pas gymnastique la compagnie de Delcros alla s'abriter derrière le mamelon d'où partait la canonnade.

(La suite au prochain numéro.)

## Appel aux Camarades de Roubaix

L'indifférence qui règne parmi un grand nombre de camarades est d'autant plus regrettable que depuis le dernier échec du pontife et endormeur Guesde, la réaction cléricale et patronale redouble avec d'autant plus d'intensité qu'il y a chez nous plus de nonchalance.

Le peuple n'endure pas sa misère par plaisir, — il voudrait être heureux ! Mais il ne sait comment conquérir le bien-être.

C'est à nous, camarades, et à tous les sympathiques aux idées de redoubler d'efforts.

Une occasion se présente : Henri Dhorr désire faire des conférences dans le Nord et, à ce propos, le groupe du Pile prend l'initiative de convoquer les camarades pour le samedi 27 courant, à 8 heures du soir, au Tambour-Maitre, 74, rue des Longues-Haies, on s'entendra sur les conférences et la location des salles.

## Communications

### Paris

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII<sup>e</sup>. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Le groupe communiste du XIV<sup>e</sup> se réunit tous les samedis, salle Ance, 27, rue Mouton Duvernet. Causerie par un camarade.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

— Les Libertaires du XV<sup>e</sup>, réunion tous les dimanches soir chez Béra, 116, boul. de Grenelle.

— LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux ; affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

— Salon des Familles, 104, rue des Entrepreneurs, samedi 20, à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire par les citoyens Lévêque, ex-pasteur protestant, Bertrand, ex-prêtre catholique.

Sujet : Les enseignements criminels des religions. Entrée : 0 fr. 30.

— Le "Cr. de révolte" est mis en vente à Paris, dans les kiosques. Les camarades de province qui le désirent sont priés d'en faire la demande à l'administration, 6, passage Lathuille.

### Banlieue

AUBERVILLIERS. — Les copains se rencontrent le dimanche au fort d'Aubervilliers, à 2 h. de l'après-midi.

SAINT-DENIS. — Samedi 20 août, conférence publique et contradictoire, salle Mérot, 25, cours Benoit. Ordre du jour : L'affaire Dreyfus. Entrée : 0 fr. 25.

### Province

NIMES. — Les libertaires nimois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

CHATEAUMEILLANT. — Le "Père Peinard" est en vente chez Mazure, coiffeur.

CAVAILLON. — Le groupe libertaire "la Fraternelle" se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

AVIGNON. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

Le camarade Laget crie les journaux et porte à domicile.

LIMOGES. — Les camarades de la Jeunesse Libertaire sont priés de se rendre le samedi 19 courant au local et à l'heure habituels. Communication importante.

— Les journaux anarchistes sont en vente aux kiosques place Denis-Dussoubs et Jourdan.

ANGERS. — Les copains et copines se rencontreront samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Fillettes.

ARLES. — "Le Père Peinard" et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.

CETTE. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impasse Bresquin, vend et porte à domicile le "Père Peinard" le "Libertaire" P les "Temps Nouveaux", ainsi que les brochures et éditaires.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nîmes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h. rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. bar Nimois, à droite de la gare.

MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criés par le camarade Coradi.

— La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergères.

— Quelques camarades du quartier d'Arène afin de décentraliser le mouvement invitent les camarades du quartier à se réunir au bar Toussaint, 227, avenue d'Arène, le jeudi et le dimanche.

— Samedi 20, au Bar des Vigobles, concert et causerie. Les camarades qui désirent les journaux libertaires n'ont qu'à s'adresser au bar, on les leur portera à domicile.

DUNKERQUE. — Le "Père Peinard" est en vente chez le dépositaire, Alfred, 50, rue du Sud et dans les kiosques de la ville.

LE HAVRE. — Le "Père Peinard" est crié par Barrey, 20, rue de la Bourse et en vente dans tous les kiosques.

BORDEAUX. — Les camarades bordelais sont avisés qu'ils trouveront à la buvette tenue par le camarade Ch. Caumille, route de Bayonne, 103, les journaux, brochures, etc. On porte à domicile.

— Chez Palange, 23, rue de Chevrus, on peut se procurer les journaux et publications libertaires.

ROUBAIX. — Les copains désireux d'avoir les journaux et brochures libertaires n'ont qu'à s'adresser à Marchand, au Franc Bourleur, rue du Grand Chemin.

SAINT-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, au Pont-St-Pierre, 2, chez Dautre, bistrot.

TARARE. — Le "Père Peinard" et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

— Les copains se réunissent tous les dimanches dans la soirée, chez Caries, cafetier, rue Belfort.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

REIMS. — Faubourg de Laon : réunion à la Buvette du Lavoir, le samedi. Urgence.

— Samedi 20, à 8 h. 1/2, conférence publique et contradictoire par Henri Dhorr, salle Vanny.

Sujet : les crimes des religions.

Dimanche 21, 2<sup>e</sup> conférence, salle Vanny, à 3 h.

Sujet : la société future, production, consommation, amour libre.

Nota : Entrée gratuite pour les dames.

### Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

## Petite Poste

B. Gallargues. — B. Brest. — T. Nanteuil. — M. Roubaix. — J. Chalon-s.-Saône. — M. Troyes. — B. Bourges. — L. Avignon. — B. Ciotat. — P. Londres. — L. Châteauroux. — R. St Jean d'Angély. — C. Dijon. — C. Nice. — A. Hyères. — C. et O. B. Toulon. — Mme D. et S. D. Montluçon. — C. Bergerac. — Coop. Lyon. — N. Hirson. — V. Reims. — H. Angers. — N. Bois St Denis. — V. Nîmes. — H. par C. Grenoble. — M. Troyes. — L. Forêt. — A. Niort. — P. Breuille.

— A. B. Passe au bureau.

Pour graisser le tire-pied du PÈRE PEINARD : Alcide de Liverpool, 1 fr.

Pour la Révolution Italienne

Envoyé à l'Agitateur, 25 fr. (reliquat reçu par le Père Peinard).

SOLIDARITÉ DES TRIMARDEURS : Afin que les camarades soient assurés que leurs dons sont arrivés à destination, le groupe en accusera réception par les journaux libertaires.

Ceux qui veulent envoyer directement au groupe, adresser à F. Cuisse, 120, rue Cardinet, Paris.

Le camarade A. Prudhomme désirerait posséder pour un travail sociologique et révolutionnaire, toutes les chansons, poésies, etc. recitées dans les groupements révolutionnaires ou anarchistes depuis une quinzaine d'années. Lui écrire, 22, rue St Vincent de Paul, Paris.

## En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0,25; franco, 0,35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (naisi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare; 0,50, franco 0,60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exempl.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

EDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ÉTIÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaughy.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exempl.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le "Libertaire".

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du "Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes".

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exempl.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

### Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05.

Par poste, l'ex. 0,05, dix ex. 0,35.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

L'affiche du P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LUNE, chaque affiche 0,10, franco 0,15.

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1,50.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉTÉS DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LA PATURE, par Rainaldy.

DELCHOS, par Rainaldy.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.

Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris

La Cavagne aux chiottes



Ce que Brisson appelle la prédominance du civil sur le militaire